

Ruines

La pièce est profonde. Le lit massif. Les draps ont été enlevés et les coussins tapés. Les murs sont verts et le sol noir. La télévision est accrochée au mur. C'est probablement la chambre d'un hôtel haut de gamme. Tout à l'air de flotter, comme dans un rêve. *In bed with Hannibal*. C'est le titre de l'une des pièces de la série *Topographie des Terror* de Dalila Dalléas.

Hannibal, lui, est hors-champ, et pourtant la pièce vit, elle témoigne. Mais qui est Hannibal ? L'auteur d'un traumatisme, d'une angoisse. On pense au fils du « Colonel », connu pour son goût prononcé pour la drogue, le luxe, les prostituées et la violence. Peut-être est-ce "lui" qui était avec "elle" dans ce lit qui rappelle le matelas ensanglanté posé dans une pièce vide et géométrique du diptyque *Lucian Freud, the Butcher*.

Un peu comme un théâtre vide illustre l'idée même du Théâtre, cette chambre vide exprime ce qui s'y est déroulé, de la violence. Dalila Dalléas peint la violence sans jamais la représenter directement. Sa peinture exprime une brutalité altérée, où la couleur crue des corps violentés est voilée. Elle dessine des visages d'enfants traumatisés par la guerre, souriant de manière inquiétante en plein soleil comme sur une photo de classe¹, un visage sans vie, propre et enturbanné dans un tissu fluo², des chambres luxueuses pourpres ou vertes habitées par des créatures assises, immobiles, inquiétantes... Son travail a pour sujet la longue période qui succède au choc. Longue...oui, mais jusqu'à quand ? Lorsque les traumatismes hantent des ruines, qu'elles soient abstraites ou concrètes, ils deviennent, lorsqu'ils échappent à l'oubli, des « lieux de mémoire » (cf. Pierre Nora). C'est cela qu'interroge Dalila Dalléas dans sa peinture, les ruines laissées par la violence.

Les traces de la violence sont visibles dans l'ensemble de l'œuvre de la peintre. Ces traces sont indélébiles, comme incorporées sous l'épiderme urbain dans *Time of Massaker* et *Pallastrasse*, ou s'inscrivent au plus profond des affres individuels de l'artiste, par exemple dans *Bedroom, Room* ou *Cheikha Moza*. Le travail de Dalila Dalléas se parcourt comme un chemin complexe dans les méandres de ses angoisses et dans les plaies à peine refermées de l'Histoire contemporaine. Au cœur de cet écheveau, l'artiste rend visible un fil, en s'intégrant elle-même dans sa peinture par la série d'autoportraits intitulée *Taboo*. Ce fil est celui de son identité. Le tirer, c'est dérouler tout le reste.

Née à Oran (Algérie), 30 ans après le début de la guerre d'Algérie et presque 15 ans avant le début de la guerre civile algérienne des années 1990, Dalila Dalléas vit et travaille aujourd'hui à Berlin. Elle n'a pas vécu de plein fouet la terreur ravageuse des guerres algériennes ou allemandes mais son travail y fait continuellement référence. Pourtant, rien de ce qu'elle peint n'a l'air réel mais tout est toujours reconnaissable, comme dans un rêve. Elle crée dans sa peinture des espaces oniriques et des lieux de la réminiscence. L'assemblage des aplats de couleurs avec une formidable présence physique de la toile, les perspectives irréelles, la variété des teintes et l'audace de certains contrastes, avec le rose fluo notamment, nous plongent dans une ambiance proche de certains décors des films de David Lynch, où les lieux vivent et sont des personnages à part entière. Ce système d'apparitions oniriques, de remémorations et de références historiques condensées et rassemblées crée une confusion jouissive de la temporalité et de l'espace. Alors que l'on observe l'artiste se mêler

¹ *Les enfants du soleil*, 220cm x 150cm / Cette œuvre appartient à la série *Algérie année 0* qui n'est pas présentée ici. Celle-ci est toutefois visible sur le site de l'artiste : www.daliladalleas.com

² *Lounés Matoub*, 30cm x 40cm / Cette œuvre appartient à la série *Algérie année 0* qui n'est pas présentée ici. Celle-ci est toutefois visible sur le site de l'artiste : www.daliladalleas.com

physiquement aux histoires collectives qu'elle fouille, on s'aperçoit, presque brusquement, qu'elle fouille au fond d'elle-même. Apparaît alors la même neutralité froide, révélant une profonde mélancolie, dans les ruines de *Time of Massaker* et dans les portraits et autoportraits de *Taboo*. Surgit une analogie sur fond de violence sexuelle entre la pièce *Room* et les fleurs rouges aux contours étalés.

Ces lieux allégoriques et indéfinis que peint Dalila Dalléas sont en fait la description de son architecture intérieure et des fondations mêmes de son psychisme. Sa peinture est comme une plongée aux sources de sa pensée. Et cette immersion l'entraîne jusqu'aux ruines de l'Histoire, *activant du même coup la mémoire collective* et la conduisant à engager un *flirt intime avec l'universel*.

Johan-Hilel Hamel

Directeur de l'Espace d'art Espinoza / 4B

Entretien

Johan-Hilel Hamel & Dalila Dalléas

Johan-Hilel Hamel / Pourrais-tu décrire le processus de création et les réflexions préparatoires au travail de la série *Topographie des Terror* ?

Dalila Dalléas / Cette série est le fruit d'une convergence de plusieurs désirs, obsessions, intérêts. Il y a d'abord la présence de rêves que je fais depuis très longtemps; des rêves d'appartements avec des enfilades de pièces, et souvent, parmi elles, une pièce où se trouve la terreur pure. Il y a ensuite cette rencontre avec le site du même nom à Berlin, *Topographie des Terror*. Il s'agit d'un musée construit sur l'ancien QG des nazis, dans lequel ils menaient les interrogatoires de leurs ennemis politiques. Dans ce musée, il est montré comment une ville ou, à une moindre échelle, un appartement, peut devenir un outil au service de la terreur, un piège dans lequel règne la terreur. C'est ce musée qui m'a donné l'idée de faire des études sur les bâtiments de Berlin, comme pour les comprendre. Un peu comme je l'avais fait avec les visages de la guerre civile algérienne réalisés au cours d'un travail antérieur, *Algérie année 0*.

Ces pièces ne parlent d'ailleurs pas seulement du nazisme. En fait, je considère que cet épisode de l'histoire appartient à l'humanité et je me sens le droit de me l'approprier. *Topographie des Terror* existe aussi en Algérie et dans chaque pays.

JHH / Ta peinture est figurative et pourtant très peu réaliste, en regardant ton travail j'ai la sensation que tu peins d'abord des événements tragiques que tu couvres ensuite d'un léger voile de beauté qui cache l'effet choquant de "la moite intimité" de la mort et de la terreur. Ce voile est-il la conséquence de l'effacement des marques du passé?

DD / Oui, c'est vrai. À plusieurs reprises, j'ai voulu peindre des scènes violentes mais au final elles étaient très douces, avec de belles couleurs... Soit je ne suis pas capable de peindre avec réalisme la violence, soit je l'atténue mais inconsciemment.

JHH / En analysant ton travail de manière globale, je lis une filiation entre *Taboo* et les deux autres séries. L'autoportrait, a une dimension introspective, peut-être proche, pour toi, de la psychanalyse?

DD / Une filiation, je suis d'accord. La psychanalyse, je ne sais pas car je suis assez loin du processus de la psychanalyse. Je n'ai pas la sensation de m'analyser en peignant des autoportraits. J'ai plutôt la sensation de rentrer en profondeur dans la peinture et la matière. Pour moi le portrait est un exercice de peinture exigeant. C'est aussi une référence puissante à l'histoire de l'art.

Paru dans le catalogue monographique *Taboo/Topographie de la terreur*, 2013, édité par Goldrausch Künstlerinnenprojekt